

Ev. BRECCIA

Imaggi Mondo

TP 482 P. (2)

Etiam periere ruinæ?

Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 23

ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

1928

Bibliothèque Maison de l'Orient



073074

Ev. BRECCIA

Etiam periere ruinæ?

Extrait du *Bulletin de la Société Archéologique d'Alexandrie*, N° 23



ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

—
1928

ETIAM PERIERE RUINÆ ?

Giacomo Lumbroso est bien le doyen des papyrologues vivants (1) l'érudit génial qui, par l'apport de ses résultats, a largement contribué à la connaissance de l'antiquité, mais il est surtout le savant qui, plus que tout autre, a aimé Alexandrie d'un amour désintéressé, et qui, plus que tout autre, a fait des investigations sur la vie de cette ville, soit pour mettre en lumière son importance et sa valeur dans l'histoire générale de la civilisation, soit pour rechercher les faits obscurs de sa fatale décadence.

Qu'il me soit donc permis aujourd'hui, que nous voulons honorer dans le vénérable ami et maître, ses études préférées (dont il continue sans cesse à faire mûrir le fruit le plus considérable) de renouveler les jérémiades autour de la triste destinée subie par tous les monuments de la fameuse capitale de l'Egypte ptolémaïque et romaine, destinée qui, trop souvent, deçoit tout espoir et, trop souvent, prive de toute joie la fatigue des recherches.

De cette ville qui, dans le monde hellénisé, fut, pendant plusieurs siècles, un centre riche en art et en culture, qui fut populeuse et opulente, et dont les édifices furent parfois comptés parmi les merveilles du monde, suscitant par leur nombre et leur beauté l'étonnement d'innombrables voyageurs et écrivains ; de cette ville, si l'on en exclue la colonne de Pompée, — dernier vestige d'une colline monu-

(1) Cette Etude fut publiée pour la première fois dans les *Mélanges Lumbroso*, recueil d'écrits de plus de cinquante savants qui en 1924 voulurent par là fêter le 80^{ème} anniversaire de la naissance de l'illustre érudit. Maintenant, malheureusement, Giacomo Lumbroso n'est plus, mais en autorisant la traduction de ces pages, je ne voudrais pas modifier les quelques mots d'introduction, parce qu'il me semblerait commettre une infidélité à la mémoire, toujours vivante et chère, de l'ami regretté.

mentale qui pouvait être comparée au Capitole, — il ne survit actuellement, au dessus du sol, aucune ruine capable de refléter une lueur, si faible soit-elle, de l'ancienne majesté ; dans cette ville qui fut le théâtre de si nombreux événements décisifs pour l'histoire universelle, à tel point qu'aujourd'hui encore nous en trouvons l'écho dans les légendes et traditions populaires, nous ne réussissons à identifier, avec sûreté, presque aucun des lieux où se déroulèrent ces événements.

Rien ou presque du très célèbre Phare, rien du Musée, foyer fécond du mouvement culturel et scientifique du monde hellénique jusqu'à une époque très avancée de l'ère romaine, rien de la Bibliothèque, dont la gloire stimule la curiosité de toute personne, même médiocrement instruite, rien du "Sema" d'Alexandre le Grand, des immenses Palais et des tombeaux somptueux des Ptolémées, de centaines et centaines d'autres édifices et de mille et mille autres monuments. Et ce n'est pas tout dire : des plus célèbres d'entre eux, nous ne réussissons qu'avec peine à indiquer les lieux de leur emplacement approximatif, et si les fouilles exécutées au cours de ces trente dernières années, malgré les incroyables difficultés et au prix de continuel sacrifices ont porté à la lumière un matériel précieux parmi toute cette misère, matériel très utile pour essayer de résoudre bien des problèmes concernant l'histoire de l'art alexandrin, ses rapports avec l'art contemporain du monde hellénique et de l'Egypte et son influence sur l'art romain, ces fouilles n'ont d'autre part rapporté aucun chef-d'œuvre, aucun vestige assez important pour pouvoir identifier les édifices s'y rattachant ; et les documents historiques et topographiques exhumés sont bien inférieurs à l'importance de l'Alexandrie païenne et chrétienne.

"Etiam periere ruinae" ?

Ce ne serait vraiment pas croyable. Aussi comprenons-nous pourquoi bien des visiteurs et des descripteurs aient renoncé à trouver une explication quelconque à cet état de choses : "Cependant ce qui m'étonna beaucoup dans une ville si renommée autrefois, ce fut de n'y trouver aucune sorte d'antiquités, à l'exception de l'aiguille de

Cléopâtre, la colonne de Pompée et quelques autres objets minimes. Il y a là un fait que je ne puis nullement m'expliquer ». (1)

Et cependant il faudrait chercher, malgré tout, une explication à ce phénomène étrange et douloureux, et en la cherchant, nous parviendrions peut-être à reconstituer certains épisodes des vicissitudes subies par les monuments d'Alexandrie et à retrouver les traces de quelques-uns d'entre eux.

Si la ville fondée par le conquérant macédonien avait toujours continuée à prospérer sur tout, ou du moins sur une partie du territoire anciennement habité, nous pourrions lui appliquer cette *autophagie* que Clermont Ganneau attribue, par exemple, à Jérusalem : « Les civilisations successives ont tout détruit. Autant de constructeurs, autant de destructeurs de monuments antiques qui, selon la règle, fournissent des matériaux pour les édifices des nouveaux venus. Si Jérusalem a si parcimonieusement récompensé jusqu'ici les recherches entreprises au prix des plus onéreux sacrifices. . . . c'est qu'elle a toujours vécu, et que pour vivre elle s'est dévorée elle-même (2).

Certes Alexandrie aussi s'est dévorée elle-même (3) mais je crois

(1) Carlo Gattinara qui visita Alexandrie en 1847. Voir LUMBROSO *Ritocchi ed aggiunte ai "Descrittori Italiani d'Egitto e di Alessandria"*. Roma, Tip. Acc. dei Lincei 1892 p. 48.

(2) CLERMONT GANNEAU, *Les antiquités sémitiques*. Paris, Leroux, 1890, p. 47.

(3) Cfr. MICHAELIS, *Ancient Marbles in Great Britain* p. 188 ; JOMARD, *Description des antiquités etc.*, dans *Description de l'Egypte* 2^{me} éd. T. IX p. 311 ; E. DE SALLE *Pérégrinations en Orient* 2^{me} éd. T. II. pp. 5-6 ; VITALIANO DONATI (1759), v. dans SCHREIBER, *Kom el Chogafa*, p. 19 ; MICHAUD, *Correspondance d'Orient* (1830-31), Bruxelles, Méline 1835, vol. 5^e, pag. 199 etc.

« J'ai rencontré partout quantité d'ouvriers occupés de fouiller et de bouleverser le terrain : on ne cherche plus des colonnes, des statues, mais les pierres des anciennes fondations dont on se sert pour bâtir ; il y a une émulation, un zèle déplorable parmi tout ce peuple, pour se faire l'infatigable auxiliaire du temps, pour effacer jusqu'au moindre souvenir de ce qui a existé ».

Une grande analogie existe entre la destinée subie par les monuments de Oea (Tripoli) et ceux d'Alexandrie, les conditions dans lesquelles se sont trouvées les deux cités ayant été analogues :

« Le seul de ces trois centres antiques qui ait été remplacé par une ville moderne (Sabrata, Leptis, Oea) est l'antique Oea ; mais par cela même qu'elle a vécu à travers le moyen Age et les temps modernes, bouleversée, transformée, assiégée, bombardée, les monuments qui s'y voyaient jadis ont tous disparu,

que, dans une mesure plus grande encore, elle a été dévorée par d'autres villes.

Du reste une cité qui se transforme et se reconstruit sur une autre plus ancienne, avec les matériaux des constructions préexistantes, ne fait pas toujours disparaître toute trace et même le nom des anciens édifices (à ce point de vue, l'histoire topographique de Rome et d'Athènes est très instructive), mais, en tout cas, il est certain qu'Alexandrie, déjà assez déchue dans la dernière époque de la domination byzantine, après la conquête arabe et le transfert de la capitale à Fostat, tout en restant un centre assez important pour son commerce et son trafic, commença à se dépeupler graduellement. Ainsi, la partie habitée se resserra toujours davantage autour du port, et des quartiers entiers furent complètement abandonnés. Après la découverte du Cap de Bonne Espérance, la Ville, ayant perdu toute son importance même comme port de mer, se réduisit peu à peu à un petit village de pauvres pêcheurs.

Lorsque, au cours du XIX^e siècle, Alexandrie, grâce à l'heureuse initiative de Mohamed Aly, reprit une nouvelle prospérité, sur le sol occupé par l'ancienne métropole, depuis des siècles il ne restait que la colonne de Pompée et deux des obélisques du Césaréum pour attester la splendeur du passé. Et les fouilles entreprises, devenues nécessaires pour la reconstruction, n'ont amené, comme il a été dit, à la découverte d'aucun ensemble de ruines vraiment importantes. Les matériaux que la Ville moderne a utilisés ont été fournis, avant tout, par d'immenses dépôts de débris qui ont servi et — dans une mesure toujours décroissante — servent encore à faire le mélange avec le mortier à ciment pour les fondations des maisons, et qui ont constitué jusqu'à ces dernières années un élément des plus importants pour la consolidation des rues.

sauf un arc de triomphe à 4 faces naguère utilisé comme épicerie et puis comme cinématographe, actuellement dégagé, consolidé et isolé... La plus rapprochée de Tripoli est Sabrata ; elle n'en est distante que de 70 kilomètres environ vers l'ouest. Comme l'endroit n'a jamais été habité depuis les temps antiques les constructions, ainsi qu'il s'est produit partout dans l'Afrique du Nord, se sont effondrées sur place et le sable les a lentement recouvertes, pas assez cependant pour que de très nombreux restes de grands monuments ne soient encore visibles

R. CAGNAT : *Fouilles italiennes en Tripolitaine* dans *Journal des Savants* Août, Octobre 26 v. p. 338-39.

Sans aucun doute l'extraction des blocs de calcaire n'a pas été minime, mais le plus souvent ces blocs provenaient d'édifices et de murs démolis depuis longtemps. Il faut donc chercher ailleurs la cause ou mieux les causes du déplorable phénomène.

Observons tout d'abord qu'Alexandre fonda la nouvelle ville égyptienne qui porte son nom, sur le sable, pour ainsi dire, comme l'a bien deviné le poète des « *Laudi* » quand il a parlé de « cette zone terrestre et sablonneuse qui s'avance entre la Mer Méditerranée et le Lac Mariout ». Un terrain semblable entièrement situé dans une plaine, entouré de ports et traversé de canaux, ne se prêtait certes pas à faciliter la conservation des édifices abandonnés, contre les facteurs naturels et l'œuvre vandالية de l'homme.

En outre, ce sol si instable, si peu compact et tout près du niveau des eaux souterraines, a indiscutablement subi un affaissement, en partie graduel à la suite d'un phénomène géologique constant, et en partie intermittent par l'œuvre des secousses sismiques, affaissement qui, depuis l'ère gréco-romaine jusqu'à ce jour, peut être évalué à plus de deux mètres. Une importante couche des moins récentes a été donc, depuis longtemps déjà, soit attaquée par l'humidité, soit complètement envahie par l'eau (1).

D'autre part, dans une zone qui n'offrait aucune possibilité d'écoulement des détritiques de la vie quotidienne, il s'est formé sur les ruines une nappe épaisse de débris, d'immondices et d'ordures de tout genre (2); et en disant nappe, nous employons une métaphore hardie, car ces amas atteignent souvent quelques mètres de hauteur et forment parfois de véritables collines.

Durant, donc, les différentes périodes de fiévreuse activité constructive au cours du XIX^e siècle et du siècle actuel, les entrepreneurs,

(1) Cfr. *Alexandrea ad Aegyptum* edit. angl. p. 67. Ajoutez à la Bibliographie citée: CAYEUX L. *Fixité du niveau de la Méditerranée à l'Époque Historique*, dans *Annales de Géographie* T. XVI (1902) pp. 97/116; JONDET G. *Les Ports submergés de l'Île de Pharos* (Mémoires de l'Institut d'Égypte).

(2) Un phénomène semblable s'est rencontré heureusement dans presque toutes les villes et dans les villages de la Vallée du Nil (B.S.A.A. N. 7 pag. 19 suiv.) Je dis heureusement car nous devons à ces amas infects un grand nombre de papyrus de l'ère gréco-romaine.

dans leur avide empressement, n'ont jamais cru utile ou à propos d'isoler ou d'explorer les vestiges d'anciennes constructions qu'ils rencontraient à des profondeurs remarquables lorsque, après un sommaire nivellement du terrain, ils creusaient des puits ou des tranchées pour les fondations ; mais bien au contraire, ils se sont empressés de les démolir grossièrement et de les recouvrir d'un mortier de ciment afin d'éviter des retards et des frais.

Voici les raisons pour lesquelles, assez rarement, il a été possible de voir et de sauver quelques monuments isolés, étant donné que dans les premiers temps il n'y eut aucune surveillance archéologique et que, plus tard, cette surveillance fut inévitablement insuffisante et désarmée. (1).

Il faut remarquer, en second lieu, que le matériel de construction employé pour les maçonneries de l'ancienne Alexandrie était principalement constitué de la pierre dite aujourd'hui du Mex⁽²⁾, et de briques crues. Or la pierre du Mex est un calcaire blanc, granuleux, très tendre et facile à se détériorer sous l'action des agents atmosphériques et de l'humidité quand il n'est pas suffisamment protégé ; étant taillé habituellement en petits blocs, on le démolit et on le transporte sans la moindre difficulté ; on peut en dire autant, si ce n'est pire, des briques crues. Il est évident que les maisons et les parties des bâtiments publics construites avec le calcaire du Mex ou les briques crues purent disparaître, pendant la longue décadence de la ville, sans laisser la moindre trace. La brique cuite, soit par la dureté relative du matériel, soit par la très grande résistance qu'elle oppose quand elle a formé un bloc avec la chaux dans la mise en œuvre, résistance qui demande un effort faiblement compensé et souvent préjudiciable, lutte victorieusement contre

(1) Depuis quelques années on a adopté le système de ne plus creuser des tranchées ou des puits en enlevant la terre, mais on comprime le sol avec des cônes en fer, énormes, soulevés par des machines à une hauteur assez considérable, et qu'on laisse tomber automatiquement. Il est naturel qu'avec un tel système, si le sous-sol renferme des monuments, ceux-ci sont irrévocablement condamnés à ne plus être vus et, partant, à la destruction certaine.

(2) Du nom du faubourg auprès duquel existent les carrières principales.

l'œuvre destructive du temps et des agents naturels⁽¹⁾ et ne tente pas ou déçoit l'avidité des constructeurs démolisseurs ; mais même à l'époque romaine la brique cuite ne fut pas employée à Alexandrie sur une large échelle.

Le calcaire nummulitique, le granit, ainsi que de nombreuses qualités de marbre importés de Grèce, d'Italie et de la Haute Egypte eurent un emploi très fréquent, mais habituellement ils ne constituèrent pas la partie solide des bâtiments (voir le travertin romain et le marbre d'un grand nombre de constructions en Grèce) ; ils furent surtout employés dans le revêtement et dans les décorations : aussi ces matériaux furent-ils facilement victimes de vandalismes.

En réalité, à part les ruines qui ont disparu soit par la détérioration des matériaux, soit parce qu'elles sont encore enfouies dans le sous-sol de telle sorte que leur exploration en a été et sera empêchée, pour un ensemble déplorable de circonstances, il est certain que plusieurs monuments ne se retrouvèrent plus parce qu'ils furent exportés bien loin. Quand on pense que sous Louis XIV et même plus tard en 1737⁽²⁾ la colonne de Pompée, dont le fût seul pèse 400.000 kilogrammes a été par miracle, sauvée de son émigration en France, déjà projetée, et que de nos jours les deux seuls obélisques qui nous restent du Césaréum ont été transportés l'un à New-York, l'autre à Londres, il est facile de se rendre compte du nombre certainement énorme des monuments qui doivent avoir pris le chemin de l'exil, par l'œuvre des Ro-

(1) Toutefois, comme j'ai pu le constater à Canope, où le terrain est dans les mêmes conditions que celui d'Alexandrie, le manque absolu de compacité du lit sur lequel sont appuyés les édifices, rend très difficile la conservation des constructions même en briques cuites. En effet, il suffit que pour une cause quelconque un affaissement se produise pour que des édifices entiers précipitent et se brisent en blocs, souvent informes. A Canope, et sûrement aussi à Alexandrie, ce phénomène s'est produit surtout, comme il est naturel, dans les constructions qui longent le littoral.

(2) v. *Mission Archéologique française en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles. Documents publiés par HENRI OMONT*, 2 Vol. Paris 1902. On y voit rapportée toute la correspondance du Consul Maillet et d'autres agents consulaires et diplomatiques français lesquels entre 1692 et 1699 ont essayé, à plusieurs reprises, de convaincre Louis XIV et son gouvernement à transporter la Colonne de Pompée en France, en préparant des projets et des devis. La proposition fut renouvelée en 1737.



mains d'abord, de Byzance ensuite, et au moyen âge, par celle d'un grand nombre de nations qui trafiquaient avec Alexandrie, demeurée pendant des siècles, malgré sa décadence politique et démographique, le port de concentration du commerce entre l'Orient et la Méditerranée. (1)

Pour Rome spécialement et pour Byzance, en dehors de la tradition écrite, (des temples entiers furent démolis, pièce par pièce, transportés et reconstruits sur les bords du Tibre), il existe un bon nombre de monuments conservés : il suffirait de rappeler, comme exemple, les nombreux obélisques encore érigés sur plusieurs places de Rome. Il est d'autre part évident que le sanctuaire d'Isis et de Sérapis — dont une région de la Ville Eternelle (2) prenait le nom — ou la villa tusculane d'Adrien, par exemple, pour nous limiter seulement à quelques souvenirs parmi les plus certains, ont été embellis par des décorations et des statues qui n'ont point été imitées ou copiées sur des modèles mais qui étaient des originaux venant de l'Égypte, surtout d'Alexandrie, et transportés en Italie.

La manie des Romains de collectionner, ne se borna certainement pas à des exemplaires de l'art égyptien ou égyptianisant, mais s'étendit plus précisément aux œuvres de l'art grec. Les nombreuses statues — rappelons le célèbre Nil Vatican entouré de seize enfants — qui révèlent une affinité d'inspiration et de forme avec l'art d'Alexandrie, même si, telles qu'elles existent encore, sont très souvent des imitations exécutées à Rome, doivent cependant rappeler des originaux alexandrins émigrés dans la nouvelle capitale du Monde.

Du reste, les originaux ne manquent pas d'une façon absolue. Amelung, dans une étude très connue (3) en a identifié deux dans

(1) Sans vouloir parler des Croisés et des guerres démolitrices entre eux et le Sultan, et sans citer les nombreuses collections de monuments formées, au cours du XIX^e Siècle, par des amateurs, des trafiquants ou par des amateurs-trafiquants, et puis dispersées un peu partout dans le monde.

(2) Des fouilles très récentes ont porté à la lumière, rue du Pie' di Marmo, de nouveaux vestiges de l'Iséum, entre autres une quatrième colonne de granit qui, comme les trois déjà exposées au Musée Capitolin, porte sculptée autour de son escape la représentation d'une pompe isiaque.

(3) AMELUNG W. *Dell'arte alessandrina, a proposito di due teste rinvenute in Roma*, dans *Bull. de la Comm. Arch. Com. de Rome* 1897, pp. 110-142.

le Magasin Municipal d'Archéologie de Rome, et, de temps en temps, les savants en découvrent quelques-uns dans les collections publiques et privées d'Europe et d'Amérique.

Peut-être n'a-t-il pas été encore prouvé d'une façon incontestable que Schreiber avait absolument tort en attribuant à Alexandrie la source première et une partie au moins des reliefs paysagistes ou pittoresques. Sans doute, dans ce genre de recherches, le terrain est incertain et difficile, mais il faut accueillir sans aucune méfiance a priori les efforts déployés pour restituer à Alexandrie, tout au moins idéalement, son patrimoine artistique et archéologique.

Si Pozzuoli possédait un Sérapéum et était en rapports continuels avec Alexandrie, comme l'attestent les écrivains et les sources épigraphiques et si, après la conquête arabe, les moines de Canope s'y réfugièrent avec les reliques d'Abba Kir, il faudrait aussi admettre que les ruines de Pozzuoli, (ainsi que celles de Pompéi ⁽¹⁾ et d'Herculanum) ont donné, ou peuvent encore donner, plusieurs monuments d'origine alexandrine.

Byzance aussi, comme Rome, possède des obélisques provenant de l'Égypte, et quand la tradition écrite ne viendrait pas en notre aide, il serait d'une évidence intuitive que pour embellir la Reine du Bosphore, les fastueux *basileis* n'hésitèrent pas à dépouiller Alexandrie, déchue, vassale et officiellement grevée de tributs annuels pour fourniture de denrées, mais dont les précieux marbres travaillés, s'offraient certainement aussi comme une facile proie.

Les édits de Théodose et de ses successeurs, qui ordonnèrent la fermeture et la désaffectation des temples païens, rendirent inévitable leur démolition et partant la dispersion des matériaux, soit que cela fût

(1) A Pompéi les influences et dérivations alexandrines sont, comme il est déjà connu, très considérables et je crois que les adversaires de Schreiber ont tort de les négliger et d'en diminuer l'importance ou la portée. Cfr. en dernier lieu RIZZO EM. "*La Battaglia d'Alessandro nell'arte italica e romana*", dans *Bollettino d'Arte del Ministero della Pubblica Istruzione* An. V^o, Série 2 1926 p. 529-546. Des fouilles très récentes exécutées dans la Reg. I. Ins. VII ont mis au jour une des plus singulières et des plus complexes représentations de sujet égyptien et de paysage nilotique que la peinture égyptienne nous ait jamais donnée. Voir MAIURI A. dans *Notizie degli scavi*. 1927 p. 53 et sq.

déterminé par esprit de lucre, soit par intolérance (1) : « les temples désaffectés vastes, opulents et nombreux, offraient une magnifique proie à l'avidité des acheteurs de biens, à qui les riches matériaux taillés, sculptés, façonnés, permettaient un prompt débit des pierres, des marbres et du métal. »

Quoi qu'il en soit, et sans tenir compte des incendies et des ruines provoqués par les nombreuses rixes entre païens et chrétiens et entre chrétiens de sectes différentes, des démolitions et des mutilations successives dues aux chercheurs de trésors, nous connaissons le chemin pris par une grande partie de ces matériaux.

Il est bien utile, à ce propos, de citer un long texte de l'Homélie de Théophile d'Alexandrie qui vient d'être publiée en une excellente traduction italienne par Michelangelo Guidi (2) : « Dans la ville des chrétiens d'Alexandrie, le Roi aimant Dieu, Théodose, vint. . . . Nous l'amenâmes et le conduisîmes dans l'Eglise du Saint Apôtre et Evangéliste Saint Marc, et après avoir eu la bénédiction du Patron de l'E-

1) Contre la thèse de CABROL (*Dictionnaire d'Arch. Chrétienne sub Egypte* T. IV^e p. 2455) on pourrait rappeler, comme exemple, la destruction radicale, due au fanatisme religieux, du temple d'Isis à Menuthis, et l'incendie des statues qui constituaient sa grande richesse. *Patrologie Orientale* T. II^e pag. 27 cfr. *Monuments de l'Egypte gréco-romaine* I. p. 27 et sq. Il ne faut pas non plus oublier le sort du Sérapeum d'Alexandrie. Il est certain, d'autre part, que les chercheurs de trésors ont dû contribuer, dans une grande mesure, à la destruction des édifices et à la mutilation des monuments. BÉNÉDITE (*Journal des Débats*, 3 Janvier 1926) exagère peut-être en estimant que ce fait soit la seule cause des mutilations des statues en Egypte, mais il est sûr que cette cause y doit avoir eu une part très considérable. Même de nos jours, bien nombreux seraient ceux qui, ayant la liberté de le faire, démoliraient la colonne de Pompée, persuadés qu'ils sont que le sous-sol cache un immense trésor. Voici le passage intéressant de l'article de Bénédite :

« L'Historien arabe Abdel Latif est à mon avis l'auteur qui nous donne la vraie raison de ces mutilations qu'on est tenté de mettre au compte des vengeances historiques, des invasions, et surtout du fanatisme religieux. Il signale que de son temps (vers 1200) les chercheurs de trésors s'en prenaient aux statues dans lesquelles ils voyaient des talismans protecteurs de ces trésors. Ils les défiguraient donc et leur brisaient les membres pour leur ôter leur pouvoir. La dureté du granit ne faisait même qu'exaspérer la rage de ces iconoclastes avides et terriblement bornés. »

(2) *Rendiconti dei Lincei*, vol. XXX, pag. 279 et sq.

glise, nous l'amènâmes avec nous dans les nouvelles églises érigées de nos jours, et il s'en réjouit profondément à leur vue et tout heureux il dit : Béni soit le Seigneur Dieu... Pour cela Dieu t'a exalté et t'a honoré plus que tes pères, plus que les pères de tes pères, qui furent dans ta dignité avant toi. *Je te donne en vérité pour toujours (les clés) de ces lieux de la terre d'Alexandrie jusqu'à Syène, afin que tu emportes toutes les richesses que tu y trouves pour les utiliser à la construction des églises et des couvents des jours de mon règne....* Trois jours après le Roi m'appela et je me suis rendu chez lui : Je me levai avec lui et nous sortîmes avec les grands de la Ville et tous les prêtres, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la *Maison d'Alexandre*, où il avait placé les trésors et fait sceller les portes... *Et immédiatement ces portes s'ouvrirent et nous vîmes les nombreuses richesses amoncelées et le Roi les vit, s'étonna et s'émerveilla de leur quantité.* Les présents s'en réjouirent et louèrent le puissant Seigneur Jésus Christ et le Roi dit : Dieu nous a donné cette grâce et m'a fait don de ces richesses. Et immédiatement il en distribua aux ermites, aux églises, aux couvents, aux pauvres et aux misérables, aux orphelins et aux veuves, si bien qu'il ne permit pas qu'on vît pendant ces jours des personnes dans le besoin, mais donna à chacun le nécessaire : *et il ordonna que tout ce qui restait fût porté sur un vaisseau jusqu'à la ville de son royaume* (c'est-à-dire la Capitale)...»

Il n'est pas improbable aussi que les colonnes de marbre qui étaient les plus belles parmi celles qui ornaient la Citadelle du Caire et que le Conquérant Turc de l'Égypte en 1517 expédia à Constantinople, provenaient primitivement d'Alexandrie.

Examinons d'autres indices. Si en 828 Buono di Malamocco et Rustico di Torcello ont soustrait le corps présumé de Saint Marc, il est facile de deviner que les marchands vénitiens et certainement aussi ceux des autres nations qui, pendant tout le moyen-âge ont trafiqué avec le Port d'Alexandrie, ne se contentèrent pas seulement d'emporter des reliques de saints. Aussi, quand à Venise, à Pise ou ailleurs se trouve-t-on en présence de monuments hellénistiques, dont on ne peut pas préciser l'origine, il faudrait se demander si ces monuments ne proviennent pas directement ou indirectement d'Alexandrie. Il ne sera pas toujours possible de découvrir la véritable origine de

tels monuments ou l'histoire de leur pérégrination, mais la présomption de leur origine alexandrine au lieu d'être considérée avec méfiance, doit être, plus que toute autre, tenue toujours présente à l'esprit. Quand on n'arrive pas à avoir une preuve sûre et précise du transport de leur lieu d'origine, les conclusions basées sur l'examen des caractères du contenu et de la forme, sur l'analyse stylistique, pourront nous amener seulement à des hypothèses plus ou moins vraisemblables qui demeurent toujours sujettes à contestation — (que l'on songe un peu aux convictions inébranlables et contradictoires de Schreiber et de ses adversaires) mais en étendant les recherches sur un matériel toujours plus riche et varié, en multipliant les comparaisons et les rapprochements avec le matériel découvert à Alexandrie ou en Égypte, et qui maintenant est bien loin d'être aussi rare qu'autrefois, les critères de vérification deviendront toujours plus aisés, et moins instables. Quoi qu'il en soit, si en dehors de la Vallée du Nil les recherches sont encore entourées de doute ou de suspicion, ces incertitudes n'ont plus leur raison d'être sur le sol égyptien.

Qui pourra contester, par exemple, que les célèbres sanctuaires chrétiens de Saint Mênas, dont les fouilles -- malgré les nombreuses destructions et dilapidations — ont fourni tant de matériaux utiles, surtout tant de restes architectoniques, au point de mériter le nom de « cité de marbre », et de justifier la luxueuse et coûteuse publication qui en a été faite ⁽¹⁾, qui pourra dis-je — contester que ces sanctuaires ont été construits avec les matériaux emportés si non tous, du moins en grande partie d'Alexandrie ?

Le système qui consiste à considérer l'ex-capitale de l'Égypte gréco-romaine comme une mine où l'on trouve facilement des matériaux précieux déjà façonnés, ne fut pas, du reste, appliqué seulement par les constructeurs de temples plus ou moins proches d'Alexandrie, mais aussi par ceux qui voulaient ériger des églises dans des villes très lointaines et, plus tard, par des architectes des Palais et des Mosquées de Fostat d'abord et du Caire ensuite.

(1) KAUFMANN K.M. *Die Menasstadt und das Nationalheiligtum der altchristlichen Aegypten, mit 613 Abbildungen und 70 Tafeln in Heliogravüre und 32 Tafeln in Lichtdruck*, Leipzig, Hiersemann, 1910.

En vérité, on devrait pouvoir retrouver jusqu'aux dernières destinations du matériel alexandrin emporté de la cité de Menas, puisque nous connaissons bien celui qui les emporta, et que nous n'ignorons ni l'époque ni le but de cet enlèvement. Parmi les plus graves spoliations dont les sanctuaires de Saint Menas ont souffert, celles qui furent effectuées sous le Califat d'El Muliwekils, second fils d'El Mutassem, sont les plus utiles à notre point de vue. En ce temps-là, l'architecte melchite Eleazar venu en Egypte fut chargé d'emporter des sanctuaires nationaux, toutes les colonnes en marbre qui pouvaient servir à ses constructions, et, étant donné que les matériaux de la Basilique de Saint Menas dépassaient en beauté ceux des autres, le sanctuaire fut dépouillé de ses colonnes (1) et, probablement aussi d'autres matériaux, malgré les protestations du Patriarche Joseph (837-849).

Les conquérants arabes ne se montrèrent pas plus tendres que leurs prédécesseurs, et il est certain que pour donner la vie à leur nouvelle capitale Fostat, et, plus tard, au Caire, ils s'acharnèrent à démolir et à enlever tout ce qui restait d'Alexandrie, abandonnée et sans défense (2). Ceci est tellement vrai et le système était si aisé que plusieurs siècles après, nous le trouvons encore en pleine application. La preuve nous est fournie par Giacomo Lumbroso dans sa précieuse Monographie bio-bibliographique au sujet des « Descrittori Italiani dell'Egitto e di Alessandria » où, en parlant de Philippe Pigafetta (fin du

(1) KAUFMANN, o.c. pag. 57.

(2) Cfr. LUMBROSO, *Descrittori*, etc., pag. 5 : « In diebus illis, si legge negli Atti della traslazione del presunto corpo di S. Marco, regulus quidam nefandæ gentis Saracenorum, dum ad urbem... Babyloniam... palatium sibi construere vellet... iussit, ut ubicumque in terra Aegypti columnæ marmoreæ, sive tabulæ, tam in ecclesiis quam in vulgaribus essent repertæ, ob pompam fabricæ, quam parabat, ad eum ducerentur. »

La période la plus désastreuse pour les ruines survivantes d'Alexandrie a dû être celle qui commence avec les Aiubites et qui dura jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Saladin fonda, en 1179, la Citadelle. Sous les Sultans qui suivirent, tous aimant le faste, la ville du Caire se développa énormément. Au cours du XIV^e siècle l'activité constructrice devint fébrile et encore plus intense.

XVI^e siècle) il extrait de l'œuvre de ce célèbre voyageur le morceau suivant plein d'intérêt : « Sur la rue de la Porte de Rosette, jusqu'à environ la moitié de la longueur de la ville.... de ci de là, plusieurs colonnes aussi grandes que celles de la Place Saint Marc et composées de la même pierre, plantées en étrille, sont érigées tout près du Patriarcat. Les Alexandrins disent que cet ordre de colonnes se prolongeait jusqu'à la Porte de Rosette, mais je ne sais ce qu'il faut affirmer... Plus en avant, vers l'occident, dans la même rue, il y a d'autres colonnes de la même pierre mais d'une qualité inférieure et le restant de la ville est tout en ruines et abandonné.... On voit dans les maisons habitées beaucoup de marbres et de pierres de différentes couleurs, travaillées en carré, en rond, en étoile ou en d'autres formes. Ces bons anciens se servaient de ces pierres pour faire, avec une singulière adresse, les carrelages des maisons et ils y en incrustaient même les murs. Oeuvre vraiment merveilleuse tant pour l'assemblage de ces pierres bien travaillées que pour leur qualité, leur beauté et la diversité de leurs teintes. Il se trouve encore quelques maisons dans lesquelles cette décoration est intacte ; on y voit l'œuvre complète avec tous les espaces remplis et les carrelages achevés. Mais cet art a complètement disparu, et on ne sait rien faire de nouveau; on a pourtant la sagesse de le conserver avec précaution et de réunir les pièces pour les transporter d'un endroit à un autre. *Ainsi j'ai vu enlever d'une vieille demeure un très beau carrelage pour le transporter au Caire et l'utiliser dans une nouvelle maison... Maintenant toutes les belles choses d'Alexandrie sont emportées au Caire et, comme on l'a constaté ces derniers temps, beaucoup de ces travaux sont vus dans les maisons et les mosquées du Caire, cette ville s'étant agrandie avec les ruines d'Alexandrie . »*

Maintenant, dit le bon Pigafetta, toutes les belles choses d'Alexandrie sont emportées au Caire. Il dit *maintenant*, mais nous pouvons ajouter que les belles choses étaient transportées même *dans le passé*, et que le dépouillement d'Alexandrie, au bénéfice d'autrui, a continué jusqu'à nos jours. Si en 1759 Vitaliano Donati pouvait raconter que les carriers et les chercheurs d'antiquités étaient bien organisés sous la surveillance d'un cheik, lequel avait la responsabilité de l'utilisation du matériel extrait, il est certain que ce matériel n'était pas destiné à l'usage du pauvre village de pêcheurs qui végétait sur la langue de

terre formée autour de l'heptastade antique, mais il était expédié au loin et surtout au Caire. (1)

Il n'y a donc pas de doute que plusieurs édifices publics et privés, sacrés ou profanes, de Fostat ou du Caire, ont été construits ou décorés avec des matériaux extraits des monuments d'Alexandrie. Et puisqu'il faut estimer qu'il est possible de reconstruire l'histoire de ces édifices même s'ils ont subi des restaurations ou des adaptations, il faut aussi admettre que des recherches soignées et diligentes amèneront à distinguer et à séparer ces matériaux.

Je me suis efforcé de recueillir, autant que cela m'a été possible, les éléments nécessaires pour un inventaire et un répertoire des monuments d'Alexandrie émigrés dans les différentes collections d'Europe et d'Amérique, en essayant de réunir dans une section spéciale du Musée Gréco-Romain le plus grand nombre de photographies et de calques, mais il y a encore beaucoup à faire dans ce sens, et, de toute façon, pour la recherche et l'étude des monuments émigrés à l'intérieur de l'Égypte il faudrait avoir recours à l'œuvre de quelqu'un qui aux connaissances archéologiques joint celles de la langue et de la littérature arabe. Maintenant que l'Égypte indépendante veut à juste raison que l'égyptologie et l'archéologie soient comprises dans le patrimoine de la culture nationale, j'ose espérer qu'il ne sera pas hors de propos ni vain que l'on indique, à quelques-uns des jeunes étudiants, un champ de recherches intéressantes et dont les résultats seront probablement féconds en heureuses surprises.

EV. BRECCIA.

(1) Il faut penser, du reste, que même dans les dernières années du XIX^e siècle la collection des antiquités qui se forma à l'Institut Égyptien, alors que son Siège était à Alexandrie, fut transférée avec ce dernier au Caire, et que le Musée Égyptien possède un bon nombre de monuments découverts dans notre ville.

Même au moment de l'expédition française commandée par Bonaparte les ruines de la cité antique étaient exploitées comme des carrières pour extraire des colonnes et des matériaux de constructions : « Les turcs emploient encore des colonnes de marbre dans leurs édifices de la nouvelle ville. Elles proviennent aussi de la destruction des monuments de la cité d'Alexandrie. On voit tous les jours ces hommes aller les déterrer dans les ruines, mais la mine s'épuise. . . . etc. »

(Traduction d'après l'original italien par Mademoiselle *Nina Naoum*, Bibliothécaire de la Société Royale de Géographie).

